

Bessa Myftiu et le roman *Confessions des lieux disparus* : l'enfance et l'adolescence d'un écrivain

Camelia Manolescu

Université de Craiova

Abstract

In her novel *Confessions des lieux disparus* (*Confessions of Lost Places*) (Éditions de l'Aube, 2007), Bessa Myftiu, an Albanian writer emigrated to Switzerland in 1992, presents with irony and sarcasm the cherished memories of her childhood and teenage years, and recreates the presumably idyllic atmosphere of the capital Tirana, during the totalitarian regime of Enver Hodja, through French, her language of adoption. In our study, we aim to reconstruct Bessa Myftiu's authentic narrative about *her childhood and adolescence* during the time of totalitarianism, to analyze her struggle to free herself from the constraints of the old regime and to write in the language of the other, French, so that larger audiences may learn about the realities of her country. Speaking with derision about the communist rule in her native country, she offers a glimpse of the realities she encountered, in the form of a true-to-life story. Similar to a faithful realistic novelist, following the Balzacian concentric mirror method, Myftiu focuses on the customs and the mentalities of her past under the totalitarian tyranny in order to emphasize the freedom of the mind.

Key words: true story, childhood, adolescence, totalitarianism/liberty

1 INTRODUCTION

Bessa Myftiu, écrivaine albanaise émigrée en Suisse en 1992, dans son roman *Confessions des lieux disparus* (Éditions de l'Aube 2007), présente, par le biais du français, sa langue d'adoption, sur un ton ironique et sarcastique, ses souvenirs de petite fille et adolescente dans l'atmosphère idyllique de la capitale Tirana, lors du régime totalitaire d'Enver Hodja.

Dans notre étude, nous nous proposons *de reconstituer l'image de l'enfance et de l'adolescence de Bessa Myftiu*, au temps du totalitarisme. L'analyse de ses expériences nous aide à comprendre que la libération de sous les contraintes de l'ancien régime albanais passe par l'écriture dans la langue de l'autre, le français, pour qu'on public plus vaste connaisse les réalités de son pays. Créer dans la langue de l'autre ne signifie pas du tout pour Bessa Myftiu oublier sa propre langue, mais l'aimer plus profondément. Si elle choisit la dérision pour parler du communisme en tant que système dominant dans son pays, c'est pour laisser entrevoir les réalités d'un pays sous la forme d'un récit authentique de son passé.

2 LA LITTÉRATURE FRANCOPHONE ET BESSA MYFTIU

C'est avec la chute du totalitarisme en 1989 aux Balkans que l'Europe du Sud-Est renonce à son passé communiste, ouvre ses frontières et commence sa reconstruction. Cette période mouvementée, de transitions et de changements, d'interrogations et d'ouvertures vers les autres et la langue de l'autre, est bien ressentie dans le domaine de la littérature, notamment de la littérature francophone. Parce que le passé dominé par la morale communiste reste une réalité présente, parce que l'avenir n'ose pas encore ouvrir ses horizons, les écrivains de cette période parlent avec nostalgie de leur langue perdue, de leur pays enchaîné et du métissage des cultures. Des thèmes nouveaux se retrouvent dans cette littérature de langue française, conçue sur un autre territoire que celui d'origine : les souvenirs liés au totalitarisme qui a hanté la vie des Balkans, la terreur, la vie matérielle précaire, le droit à la liberté de la parole.

Après l'effondrement du « Rideau de fer » (Toma 2015 : 212-221) dans l'Europe du Sud-Est, trois grands discours résonnent de plus en plus dans la littérature francophone vue comme mode intellectuel et culturel dans des régions en principe non-francophones : « *le discours différentialiste* » qui exploite les différences entre les deux types d'Europe qui coexistent, en mettant l'accent sur « l'altérité, la quête et l'exhibition de l'insolite » (ibid.), sur le pittoresque de l'autre partie de

l'Europe, sur « les figures-stéréotypes du gitan, du malfaiteur, du mendiant ou de l'homme du peuple » ; ensuite « *le discours dénonciateur* » (ibid.) qui présente les problèmes les plus durs de la vie dans les régimes totalitaires ou les situations causées par la période de transition vers la société démocratique qui se confrontent avec « le chaos et le bouleversement » après la chute du régime communiste ; finalement « *le discours migrant* » (ibid.) qui insiste sur l'expérience de celui qui est parti à la recherche d'un ailleurs et d'une vie meilleure pour lui et les siens, sur les obstacles rencontrés en vue de son insertion linguistique, mais aussi sociologique sur le nouveau territoire d'adoption.

Bessa Myftiu, émigrée en Suisse après la chute du communisme de son propre pays, s'intègre dans la littérature francophone avec le roman *Confessions des lieux disparus* et le thème des souvenirs de l'enfance et adolescence, ayant comme toile de fond la capitale albanaise Tirana et le régime totalitaire d'Enver Hodja. Se situant à mi-chemin entre les trois variantes de discours observées dans la littérature francophone de l'Europe du Sud-Est, Bessa Myftiu fait, dans son roman, une analyse en détail de l'atmosphère de la capitale de son pays les temps du régime communiste et totalitaire d'Enver Hodja, une analyse nostalgique de la vie d'un écrivain et d'une société.

3 BESSA MYFTIU ET LE ROMAN *CONFESSIONS DES LIEUX DISPARUS* : L'ENFANCE ET L'ADOLESCENCE

Non-conformiste révoltée, témoin des expériences du régime totalitariste d'Enver Hodja, Bessa Myftiu vit une période mouvementée de l'histoire de son pays ; elle tisse avec beaucoup de sensibilité ses souvenirs d'enfance et d'adolescence en vue de recréer l'image de sa ville natale, Tirana, dans une Albanie communiste, de se rappeler les moments les plus chers de sa vie.

3.1 L'enfance

Comme un véritable écrivain réaliste, mais en modifiant la technique balzacienne du miroir concentrique¹ (Ion 1982), Myftiu commence l'évocation des

1 « La métaphore du miroir, du miroir concentrique chez Balzac, miroir que l'on promène le long d'une route chez Stendhal, expression du concept de la mimésis, impose l'adéquation à la réalité comme principe esthétique fondamental et définit le discours réaliste. /.../ Fidèle à sa technique qui va de l'extérieur vers l'intérieur, Balzac commence par la description du quartier, de la rue, de la maison elle-même pour pénétrer ensuite dans chaque pièce qu'il décrit minutieusement. Le portrait vient après. » (Ion 1982 : 74-94)

événements de l'extérieur, de la maison vers le jardin, vers la rue, vers la ville tout entière comme désir de connaître les autres et de parler de la liberté, de la chute du régime totalitaire de son pays.

La maison, qui a abrité des mariages et des funérailles, la naissance des enfants et des petits-enfants, qui même s'est révoltée contre la destruction du présent, les temps après la chute du communisme, garde pour toujours dans la mémoire de Bessa Myftiu un mot magique, l'enfance. Élevée dans un milieu intellectuel, elle reçoit les principes d'une éducation basée sur des règles librement consenties.

L'univers de son enfance s'ouvre par les portraits de la mère et du père qui restent au premier plan. Professeur de biologie, *sa mère* « manque d'autorité »² (CLD 65), mais se présente comme « pleine de fantaisie » (ibid.) ; elle est la préférée de ses enfants, car elle sait se débrouiller dans des situations extrêmes pour qu'ils ne se rendent pas compte des problèmes financiers de la famille et qu'ils se réjouissent de leur enfance :

elle joue au foot avec les mauvais élèves car ils sont les plus doués au sport, dit-elle, elle nous gronde sans que personne ne s'alarme, est prête à demander de l'argent chez la voisine si nous n'en avons pas assez pour finir dignement le mois, nous fait partir en vacances chaque année et ne s'inquiète guère de notre intérieur toujours en désordre. (CLD 64)

Si Bessa Myftiu met en parallèle les conventions des autres familles et celles de la sienne, c'est pour insister sur le fait que, dans une société fondée seulement sur des restrictions, sur des interdictions, sa famille impose la responsabilité de la part de tous :

chez moi, si je veux faire la gueule, on me laisse faire. Chez Violetta, il faut respecter la table, les invités, la joie des autres /.../. Violetta doit toujours finir son assiette, moi pas. /.../ selon papa, chacun mange ce qu'il veut, autant qu'il veut. Selon maman, il faut que nous mangions de tout, et suffisamment. /.../ pour chaque légume présenté à table, elle vante des valeurs et des vertus curatives. (CLD 65)

Le père, le professeur dissident qui écrit un roman subversif appartenant « au futur » (CLD 29), aux « générations qui allaient naître après sa mort » (CLD 32), qui envoie même une lettre au président Enver Hodja, demandant la baisse des salaires des hauts fonctionnaires, est rendu au statut de vendeur de cigarettes après un internement dans un hôpital psychiatrique, mais il échappe bel et bien à la déportation et, implicitement, à la destruction de l'avenir de ses enfants.

Digne dans toutes ses actions (« la vérité compte pour moi », CLD 31), réfractaire à toute observation (« Il a un cœur en or mais il n'en fait toujours qu'à sa tête »,

2 Toutes les citations renvoient au roman de Bessa Myftiu *Confessions des lieux disparus*, signalé dans le corps du texte par le sigle CLD.

ibid.), respectant sa parole et ses principes, le père est à la fois l'image du présent et de l'avenir par l'écriture de son roman banni par les représentants du gouvernement : « Vivant et éternel en même temps, il personnifiait pour moi le présent et l'avenir, il était déjà ce qu'il allait devenir : un grand homme reconnu » (ibid.).

Il est même prêt à divorcer de sa femme (CLD 114-115) pour protéger l'avenir de ses enfants car, selon Bessa Myftiu, « Chez nous, il faut avoir une biographie propre du point de vue politique durant trois générations pour aller à l'université. Papa salit leur curriculum vitae. » (CLD 114)

Mais personne du gouvernement n'a répondu « au cri de justice » (CLD 118) lancé par le père dans sa fameuse lettre adressée à Enver Hodja. Bessa Myftiu, de son côté, semble se détacher des événements et raconte l'épisode avec ironie et humour :

Personne n'a porté attention à son cri de justice. On l'a ignoblement écarté de la scène politique, sans même se donner la peine de le déporter. /.../
Quant à moi, j'ai perdu mes ultimes illusions en politique ainsi que mes derniers grammes d'héroïsme. (ibid.)

Tenant toujours ses promesses (« - Je ne sais pas dire des paroles en l'air », CLD 31) et demandant aux autres de tenir les leurs, le père reste loyal à ses idéaux de jeunesse (CLD 108) même s'il doit renoncer à son métier de professeur après l'expression de ses convictions et l'expérience de l'hôpital psychiatrique : « - Ils n'ont enlevé le droit de m'exprimer, a-t-il dit, mais pas le droit de penser. » (CLD 36)

Bessa Myftiu est une amoureuse de *la lecture* et de *l'écriture*, la Petite Chambre de sa maison étant le lieu idéal où les rêves se transforment en réalité, compte tenu du fait qu'elle a vécu une époque dominée par des restrictions ; c'est un défi jeté, à travers les années, à la jeune génération du présent, de ne pas oublier de se nourrir de la lecture des livres, de se construire ainsi des idéaux :

Dans cette pièce [la Petite Chambre], j'ai appris à rêver, rien qu'à rêver. Du matin au soir, je rêvais et je m'offrais d'autres façons de rêver encore : la lecture et l'écriture. (CLD 119)

C'est qui manque à tous les enfants qui ne lisent pas : une toute petite chambre magique, où l'on croit l'incroyable. Où l'on se sent forcé de grandir de l'intérieur pour ne pas périr à l'extérieur. /.../ Une petite chambre – un grand univers ! Entre ses murs je me suis sentie inattaquable et j'ai appris à me moquer du malheur. J'ai choisi pour amis les plus grands héros, des âmes ayant traversé le temps, infiniment riches, malgré une existence difficile. (CLD 120)

Même si sa mère l'arrête de temps en temps de ses lectures préférées, elle continue à aimer « cette maladie » : « Tu as assez lu ! Je n'ai pas la chance de mes copines, suppliées par leurs parents d'ouvrir un livre. Ma mère pense que tout le mal de

notre famille vient de trop de lecture. /.../ Je suis condamnée à la distraction ! » (CLD 110)

C'est toujours dans la Petite Chambre qu'elle écrit son premier journal, « inspiré par la lecture du livre d'Anne Frank » (CLD 120), mais la Chambre des Parents est un lieu encore plus magique, car c'est ici que l'enfant Bessa lit de bonne heure le fameux roman du père, *Le Quérillero* :

J'avais hâte d'apprendre à lire, pour pouvoir déchiffrer ce livre qui avait entièrement changé la vie de papa. /.../ J'attendais chaque fois que mes parents soient partis pour parcourir à l'aise quelques pages de ce livre interdit. /.../ Le livre parlait d'un jeune homme aux idées anti-communistes. « Le communisme est également un opium pour le peuple », disait le héros. (CLD 101)

Comme l'Albanie, selon les mots de l'auteur, « avait fabriqué toute une génération de précoces en politique » (CLD 101), Bessa se transforme ainsi dans un véritable enfant précoce dans ce domaine : « À partir de neuf ans, j'étais capable de jouer des phrases contre le gouvernement. » (ibid.) Avec son amie, Mara, elles se moquent des membres du Parti, elles se procurent un répertoire international de chansons mais elles n'aiment pas du tout les chansons d'amour ayant des vers comme : « je t'aime parce que tu construis le socialisme » (ibid.), les poèmes pour enfants comme « Oncle Enver, oncle Enver, tu es sucre en entier » (CLD 101-102) ou les tableaux qui représentaient des ouvriers heureux « avec un sourire béat » (CLD 102). Elle sait très bien que la maladie psychique de son père est devenue, au cours des années, une sorte de protection pour toute la famille, une possibilité de s'échapper au quotidien, au terne, au mesquin : « Nous ne pouvions pas tomber plus bas » (CLD 81), affirme Bessa, en insistant sur l'idée que chez eux « au moins, le malheur reste stable » (CLD 82).

Bessa Myftiu dessine ensuite, avec sensibilité et réalisme, les portraits de *ses amies*, leurs amours et les siens.

Les filles de Néri, chaque jour frappées par leur père « avec une ceinture pour des fautes imaginaires » (CLD 41), ont une enfance difficile. Mais elles habitent la maison voisine où se trouve *Beni*, l'amour de Bessa : « Mon amour a des yeux noirs, étincelants. Il est fils unique, sage, discipliné » (CLD 43). Nostalgique quand elle parle des souvenirs de ses amours enfantins passés, la narratrice dresse avec une finesse extrême le long chemin du sentiment naissant dans son cœur de petit enfant, fier et méfiant : « Quand elles /les filles/ ont envie de jouer avec Beni, elles l'appellent. Moi, pas. Moi, je suis fière. » (ibid.)

Vient ensuite, *Anita*, la plus belle : « Des yeux bleus en forme d'amande, des cheveux de lionne, la bouche semblable à une cerise et le nez un peu relevé vers

le ciel. » (CLD 76) Mais Anita, à huit ans, « avait déjà des seins » (ibid.), un vrai problème pour ses parents qui pensaient à son honneur. L'ami d'Anita, *Edmond*, « le plus beau garçon » (CLD 86) de l'école, devient une source de rêves et de plans pour l'énergique Bessa, toujours à la recherche de la beauté et de l'aventure. Elle le transforme, dans l'intimité de sa chambre, dans un héros à elle qui l'aime, qui lui envoie des baisers (CLD 88-89). La narratrice adulte suit de près la naissance et l'évolution du sentiment amoureux chez une petite fille de douze ans et ses remords une fois la situation découverte (CLD 91), la réaction de la petite fille abandonnée, la technique de la séduction d'un garçon de dix ans :

À dix ans, il avait déjà tout compris sur les femmes : il faut les faire attendre. Et le jour où je l'attendais le moins, il m'a surpris dans la rue et m'a posé une seule question, d'une voix profonde et tragique :

- Est-ce vrai que tu es en septième ?

- Oui, ai-je répondu en maudissant silencieusement le jour où j'étais née. Et j'ai couru à la maison, en sanglots.

- Pourquoi pleures-tu ? m'a demandé ma mère, inquiète.

- Parce que je suis vieille.

- Comment peut-on être vieille à douze ans ?

On peut, bien sûr, si son amoureux en a dix. (CLD 95)

D'ailleurs, les observations de Bessa sur l'âge visent aussi la mentalité albanaise qui n'accepte pas une femme plus âgée que son mari, comme une sorte de péché capital :

le fait qu'une femme soit plus âgée que son partenaire constitue une ignominie, un scandale. Il faut que la femme soit belle – donc jeune, du moins plus jeune que son mari ; autrement il la trompera et il aura raison, selon la mentalité dominante. (CLD 95-96)

Mais l'enfant Bessa aime bien mentir, *le mensonge* faisant partie de sa vie quotidienne d'écolière : « Quand je rentre de l'école, j'invente toujours des histoires surprenantes. /.../ Et chaque fois que mes amies du quartier racontent leurs rêves de la veille, je mens en surenchérissant. » (CLD 50) Et elle ment de telle manière qu'elle arrive à croire elle-même à toutes ses inventions : c'est l'exemple de la caisse de bijoux précieux de sa mère qui n'est, en réalité, qu'une « boîte minuscule contenant des bijoux ordinaires, tellement ordinaires que même ma mère ne les portait plus, mais les gardait en souvenir de sa jeunesse » (CLD 51).

Mais au moment où le mensonge devient une habitude, l'attitude du père change :

papa m'a donné une gifle monumentale /.../ pour le mensonge (CLD 48), /.../ mais la gifle de papa... j'en ai eu des étincelles dans les yeux qu'il fallait payer pour avoir voulu impressionner Beni. Quand papa a frappé à la porte de ma chambre, il m'a trouvée sur le balcon, dans un dilemme

shakespearien : « Je me jette ou je ne me jette pas ? Si je me jette, je me caserai probablement la jambe ». Papa m'a demandé pardon pour son geste indigne mais je devais lui demander également pardon d'avoir menti. – Le mensonge est notre pire ennemi, a continué papa. (CLD 50)

Si l'enfant Bessa considère sans cesse que la source d'inspiration de ses mensonges reste toujours le père : « Et c'est pourquoi mes plus beaux mensonges, les plus élaborés, les plus poétiques et les plus surprenants lui furent destinés » (CLD 123), alors la punition, qui vient de la part de la mère, crée à une véritable scène de comédie, sur une scène improvisée de théâtre :

Et dire qu'une fois, je l'avais attendu tout un après-midi couchée sur le ciment de la cour parce que maman m'avait donné une fessée ! En réalité, lasse de hurler après une demi-heure, je m'étais levée, même si j'avais la ferme intention d'attendre papa pour dénoncer le geste de son épouse. Mais j'avais eu la fessée à quatre heures de l'après-midi et papa ne rentrait qu'à huit heures. Aussi, entre quatre heures et demie et huit heures moins le quart, j'ai repris ma vie ordinaire. Ensuite, je me suis recouchée sur le ciment et j'ai recommencé à pleurer. Maman n'en croyait pas ses yeux ! Je hurlais, mais les larmes ne venaient pas. Par miracle, quand papa est apparu à la porte d'entrée, les larmes ont jailli naturellement de mes yeux, secs depuis bientôt quatre heures. (CLD 48-49)

Au fond, ce n'est que sa manière de sortir du commun, du banal, de vanter ses amies, d'être la meilleure, d'avoir une superfamille, en oubliant les conditions précaires imposées par le régime totalitaire de son pays pendant son enfance et adolescence.

Comme elle ment, selon ses propres mots, « par générosité » (CLD 51), elle joue un jeu de cache-cache avec l'amour : devant le groupe des filles, elle et son ami Beni sont des adversaires ; seuls, ils ne trouvent pas de mots à se parler ! La même méthode est employée lorsque Beni déménage : elle le taquine avec sa photo prise pendant ses vacances à la mer (CLD 53), elle assiste à la situation pénible où le père de Beni le gifle devant elle pour la même photo (CLD 54). Regrettant toutes ses actions mais fière comme d'habitude, Bessa Myftiu est capable de rater le départ de Beni en lisant, sans rien comprendre, *Les Voyages de Gulliver*, mais en imaginant, étape par étape, l'arrivée des camions, les chambres vidées, le départ de son amour (« Je l'avais perdu ; il ne me restait que la fierté. Et je tenais à ma fierté. J'essayais de lire », CLD 55), en mimant le nettoyage de la cour au lieu de lui faire ses adieux : « Mais je me fous de Beni ! J'ai des feuilles à ramasser. » (CLD 56) Elle s'analyse avec beaucoup de réalisme et regrette son geste fatidique qui marque la fin de son enfance :

Un camion emmenait au loin toute ma joie, l'élan de ma vie et la force de me battre. Il m'avait arraché mon enfance pour l'emporter dans le pays des

souvenirs, celui d'où l'on ne revient jamais. Maussade, un balai à la main, j'ai d'abord affronté dans la solitude ce vacarme funèbre de véhicule, avant de succomber héroïquement sur le feuillage de fin d'été. Mon dernier été avec Beni. Désormais, à mon retour de vacances, personne ne m'attendait avec impatience, tout en prenant un air indifférent. (CLD 56-57)

L'atmosphère paisible de la famille, où les restrictions ne se montrent pas, se cache dans les jeux de l'enfance, dans la naissance de l'amour enfantin et prépare l'adolescente Bessa Myftiu pour sa rencontre avec l'avenir.

3.2 L'adolescence

Dans l'économie de son roman, Bessa Myftiu passe très vite de l'enfance à l'adolescence. Elle est consciente aussi du fait que le régime de restrictions de son pays a influencé le parcours de sa vie mais elle se rappelle aussi que cette même période est la plus chère, car tous ses souvenirs y sont liés.

Le service militaire est un problème du système communiste, jamais « avalé » par la jeune adolescente, Bessa, la non-conformiste de la famille et de l'école. Parmi les premiers de sa classe, elle devient la dernière, surtout pendant le mois fatidique de service militaire organisé par l'école :

Tous les lycéens albanais, filles et garçons à partir de quinze ans, étaient obligés de passer un mois de l'année scolaire à apprendre comment faire la guerre. J'étais un très mauvais soldat. Je confondais la droite et la gauche, et me voyais soudainement marcher toute seule dans la direction contraire du groupe. Les consignes, pourtant claires pour d'autres, devenaient pour moi incompréhensibles ; le fusil me semblait impossible à apprivoiser et, en plus, terriblement lourd. La course soldatesque à travers champs devenait une torture, et même ma mémoire, pourtant excellente, me trahissait quand il s'agissait de retenir des termes militaires. (CLD 136)

La situation se complique une fois de plus le jour du tir quand elle arrive en retard. Essayant le ton comique : « - Pourquoi es-tu en retard un jour aussi important ? Je n'avais pas préparé de mensonge et la vérité a coulé de ma bouche, spontanément : - Maman a oublié de me réveiller » (CLD 136-137), l'adolescente Bessa complique la situation et la punition est totale : « Tu es exclue du service militaire ! Tu ne participeras pas au tir ! Tu referas donc l'année. » (CLD 137) Mais c'est toujours elle, l'élève rebelle et compliquée, qui trouve une solution extrême : écrire une lettre au professeur et la lui envoyer directement « dans le centre de tir » (CLD 138), avec la mention « Urgent » sur l'enveloppe :

Je suis devenue blême. Selon le règlement, manquer au tir signifiait rater une année scolaire. /.../ Qu'avais-je d'autre comme moyen de réussir, sinon l'écriture ? Il me fallait composer un chef-d'œuvre pour adoucir la décision du professeur, montrer que j'étais soldat dans l'âme, bien que sans fusil, bien qu'exclue du tir. J'ai déchiré un papier de mon bloc-notes. Quel style choisir ? Les vers alexandrins, pardi ! À un contenu sans égal, une forme parfaite ! (CLD 137)

L'effet est garanti : le professeur arrête le tir et, vu la mention en rouge « Urgent » sur l'enveloppe, pense que « c'était un ordre venant d'en haut » (CLD 138) ; mais une fois le message lu, il goûte la blague (« les élèves avaient vu le professeur se plier en deux et puis tomber par terre, en riant fort, très fort », *ibid.*) et, finalement, il décide de revenir et de récupérer l'élève rebelle, transformant ainsi un échec en triomphe total pour la jeune Bessa « devenue l'héroïne du jour » (*ibid.*).

L'adolescente Bessa parle de l'angoisse qui l'a accompagnée toute sa vie, depuis son enfance (CLD 72) : *la beauté* comme maladie « héréditaire » (CLD 67) de sa famille et de son propre peuple : sa mère portait le surnom de « La Belle » (*ibid.*), son père « était beau » (CLD 67-68), ses amis doivent être nécessairement beaux : « Qu'il était beau ! » (CLD 68) Cette maladie de la « beauté » est, au fond, une maladie nationale car les Albanais, juste après l'écroulement du communisme dans leur pays, racontent qu'Enver Hodja « était un dictateur, un tyran, un despote, un oppresseur, un dégénéré, un fou, un paranoïaque, un démon, une brute /.../ mais qu'il était beau ! » (CLD 71), que leur dirigeant « devait être beau » (*ibid.*).

Toujours sous le signe du « beau », *les conquêtes de l'adolescente* sont suivies de près du père mais aussi du cousin, étudiant en droit. Bessa se rappelle l'épisode d'un de ces rendez-vous, celui avec Émile, jeune homme de nationalité russe qui, à cause des années de prison de son père, n'avait aucune « perspective de réussite sociale » (CLD 69) et, par conséquent, il travaillait « comme simple mécanicien, sans espoir de suivre un jour des études supérieures » (*ibid.*) :

Mon cousin, étudiant en droit, l'a salué gentiment et ensuite... nous a laissés seuls. J'en suis restée bouche bée. Je ne pensais pas qu'il me tuerait, mais qu'au moins il m'insulterait. Le lendemain il m'a dit : - J'étais préparé à voir une autre gueule, n'importe laquelle, pour la casser d'un seul coup de poing. Mais ce garçon était si beau, si gracieux, que mes mains se sont paralysées. (*ibid.*)

Le même Émile, connu jadis dans « un camp de pionniers, à la montagne » (*ibid.*), en lui fixant un rendez-vous, reconnaît en elle la qualité indispensable d'une jeune fille, en dehors de la beauté : « le cerveau » (CLD 70). Mais, Bessa, l'adolescente toujours amoureuse et en continuelle quête de sa beauté éternelle, n'admet pas ce qualificatif de personne rationnelle :

Je ne voulais pas avoir de cerveau, je voulais tout simplement être belle. En vain. Chaque fois que je rencontrais un homme, il me déclarait : « Je ne t'aime pas pour ta beauté ». Et il me tuait. Plusieurs hommes m'ont assassinée par des discours généreux sur mon esprit et mon courage. Personne n'a eu l'intelligence de me dire : « Je t'aime parce que tu es belle, rien que pour cela ! » (ibid.)

Mais l'adolescente rebelle continue sa passion, l'écriture ; elle écrit *des lettres*, imaginaires ou vraies, de sorte que son père, un lecteur enragé de ses papiers, soit contrarié, honteux et confus ne reconnaissant jamais le destinataire. Pour elle, ce n'est qu'un exercice qui lui donne la chance de rêver, de s'évader du quotidien, de connaître ainsi le pouvoir de l'écriture, de connaître les autres par le biais du mot :

- J'ai lu une lettre que tu destinais à Émile. Tu ne m'avais pas dit que tu sortais avec lui.
- Mais je ne sors pas avec lui.
- Et cette lettre, alors ?
- Je l'ai imaginée. C'est ce que je lui écrirais s'il était mon petit copain. (CLD 121)

La même petite Chambre de la Maison paternelle est le siège de la composition de ses lettres, « nées dans la solitude du crépuscule » (CLD 132), « des morceaux de vraie littérature » (ibid.), papiers qui transmettaient de vrais sentiments. Elle écrit une lettre d'amour parce qu'elle a « envie de l'écrire », c'est un moyen d'exprimer ses sentiments à un moment donné et rien de plus ; de plus, elle affirme qu'« aujourd'hui plus personne ne croit aux lettres d'amour. C'est une forme de littérature, on se fait plaisir à soi-même, et à l'occasion, on fait plaisir au destinataire » (CLD 124-5). C'est ici, dans la petite Chambre de la maison qu'elle et ses amies se sentent libres, peuvent rêver plus que dans la vie réelle : « Armées de poèmes, de rire et d'amitié, nous sortions toujours gagnantes. Des cendres des illusions perdues, nous en reconstruisions de nouvelles, sans peur de déception. Dans notre misère, nous avions la chance de rêver... » (CLD 133)

Une fois passée l'étape de la composition des lettres, l'adolescente plonge dans l'immense océan *des poèmes*, la lecture ou la composition des poésies d'une grande sensibilité. Elle réunit chez elle ses copines « avant de commencer les devoirs de physique, avant d'attaquer les mathématiques et la biologie » (CLD 125) et elles lisent des poèmes « juste pour l'échauffement » (ibid.) ; ensuite, le devoir fini, elles reprennent la lecture : « Par procuration, nous vivions les grandes amours d'éminents poètes /.../ ainsi que mes amours étalées sur un papier de bloc-notes, garnies parfois de dessins écœurants. » (ibid.)

L'idée de liberté accompagne Bessa Myftiu toute sa vie. *La plage* pendant *les vacances* (Manolescu 2011), point de repère pour tout Albanais qui pense à la liberté car de l'autre rive « on pouvait virtuellement contempler l'Italie » (CLD 252), était un lieu de rencontre des rêves et des désirs, un lieu en vue d'atteindre « le mystère de la liberté » (CLD 253).

Pour toute famille albanaise, les vacances à la mer signifient habiter « des cagibis rangés l'un à côté de l'autre » (CLD 247) où les hommes « se serraient comme des sardines afin de jouir de la Plage, pendant quinze jours et dans des conditions infernales : le robinet d'eau et les toilettes communes pour cent cinquante personnes se trouvaient à l'extérieur » (ibid.). Pour les étrangers, se réjouir des vacances à la mer signifie avoir la liberté d'habiter un hôtel « réservé aux étrangers » (CLD 252), d'aller tout simplement à la plage, se balader « sur la Plage chevelure blonde au vent, comme les fils du Soleil » (CLD 253).

Pour Bessa Myftiu, adolescente ou jeune demoiselle, les évasions et les escapades à la mer, la liberté du soleil et de la nage sont des occasions excellentes pour parler des restrictions imposées par le régime de Hodja (Manolescu 2012) : l'interdiction de parler aux étrangers sinon le policier va amener les rebelles au poste : « Même les filles risquent les coups. On vous aurait frappées au poste et, en réalité, vous le méritez bien » (CLD 258) ; l'interdiction d'avoir un rendez-vous (CLD 254-257) avec un étranger (elle se rappelle son frère qui l'avait « enfermée dans le cagibi au moyen d'un cadenas : - Ça ne te suffit pas, trois millions d'Albanais ? Tu veux nous mettre en prison ? » (CLD 259) ; l'interdiction de porter des pantalons larges ou des jupes courtes :

à vingt-quatre centimètres, ils demeuraient corrects ; plus larges, ils se transformaient en pattes d'éléphant ; plus étroits, en strings. Pour les jupes, ce n'était pas la largeur qui comptait, mais la longueur ; s'arrêtant au-dessus des genoux, elles devenaient des mini-jupes, et au-dessous, des robes longues. Notre morale communiste les exigeait au milieu ; chaque écart de la norme avait des conséquences. (CLD 258)

Interdiction aussi d'avoir des cheveux longs : « Au lycée, à l'université et sur le lieu de travail, les garçons devaient faire également attention à ce que leurs cheveux ne descendent pas sur la nuque : autrement ils étaient renvoyés » (CLD 253) (et, dans ce même but, dans les années neuf cent soixante-dix, « un coiffeur pour les touristes s'était installé à l'aéroport de Tirana » (ibid.)).

Un autre sujet tabou est l'*éducation sexuelle* (Manolescu 2012) jamais discutée dans la famille albanaise traditionnelle, non plus à l'école : « Nous portions notre corps comme un fardeau. Dans ma famille, on n'en parlait pas. On parlait d'âme, de sentiments, de vérité et de mensonge, mais jamais du corps. » (CLD 169-170) Et sa révolte augmente de plus en plus.

4 CONCLUSIONS

Dans son roman *Confession des lieux disparus*, publié en français en 2007 aux Éditions de l'Aube, Bessa Myftiu reconstitue en minutie sa vie d'enfant et d'adolescente ayant comme toile de fond la capitale Tirana, pendant le régime communiste et totalitaire d'Enver Hodja. Elle se lance dans la description des mœurs, des mentalités du passé de son pays et, même si elle affirme qu'elle n'est pas le personnage de son propre roman, qu'elle reste un observateur neutre de ces temps-là, où des événements réels se superposent sur des situations vécues par elle-même de sorte que l'autobiographie sorte en évidence (Manolescu 2020).

Révoltée, non-conformiste, ironique et rebelle mais d'une sensibilité extrême, Bessa Myftiu déroule des épisodes chers à sa vie, en vue de se remémorer des scènes de son enfance et adolescence, en vue de recréer une atmosphère complètement disparue au temps de la liberté, après 1990. Nostalgique du temps passé (même si celui-ci est obligatoirement lié au communisme et au régime totalitaire), elle regrette que le présent n'ait pas reconstitué le respect de soi, les liaisons d'amitié, les mœurs des ancêtres qui représentent l'âme de l'Albanais.

Digne romancier réaliste, Myftiu change la méthode balzacienne du miroir concentrique (Ion 1982) en inversant la perspective : au lieu de se focaliser sur le centre (de l'extérieur vers l'intérieur), elle ouvre la perspective (de l'intérieur vers l'extérieur) : de la description de la famille (les parents et les grands-parents) vers la description des voisins, des amis et des amours perdus, du quartier, pour arriver finalement à la grande ville, la capitale Tirana, les années avant 1990 (Manolescu 2017) ; ou autrement dit, elle ouvre la perspective du passé vers l'avenir. Elle approche ou retire sa caméra cinématographique en se concentrant sur les portraits, les situations, les mœurs, elle semble nous dévoiler les moindres détails de sorte que le souvenir jaillit par le pouvoir de la suggestion.

Son enfance prend contour à l'aide des portraits de sa mère et de son père, des figures emblématiques pour leurs sacrifices au nom de la famille ; ensuite vient la description de ses amies : les filles de Néri (toujours battues par leur père pour des fautes imaginaires), Anita (l'enfant devenu trop vite adolescente) et son copain Edmond (source de rêves amoureux de l'enfant trop volontaire, Bessa) ; mais elle n'oublie pas de nous parler de sa passion pour la lecture et l'écriture (comme digne héritière de son père) mais aussi pour le mensonge qui devient une sorte de deuxième nature pour une fille obsédée par la beauté héréditaire. La politique, la révolte contre le régime totalitaire d'Enver Hodja sont déjà des problèmes souvent discutés dans la famille que l'enfant Bessa ressent pleinement.

Le passage vers l'adolescence se fait vite et continue son obsession pour la beauté, pour l'écriture et la poésie mais Bessa Myftiu ajoute encore, dans le déroulement

des événements chers de sa vie, les conquêtes réelles ou imaginaires des garçons et l'inoubliable épisode du tir du service militaire qui aurait pu changer son destin. Même si le ton est plein d'humour, elle n'oublie pas non plus les restrictions du temps passé ; l'ironie mordante et sa révolte sont évidentes.

Les quartiers de vie que Bessa Myftiu nous présente, dans les pages de son roman écrit en français pour plus d'ouverture, sont des témoignages fidèles de ses souvenirs. Elle nous prend tous pour témoins dans son aventure narrative, elle se révolte, critique et ironise le régime passé, mais le ton s'adoucit au moment où elle parle des souvenirs de son enfance et adolescence, des moments les plus chers de sa vie passée à Tirana.

Références bibliographiques

- Beniamino, Michel, 1999 : *La francophonie littéraire. Essai pour une théorie*. Paris : L'Harmattan.
- Galy, Arnaud, 2010 : « Albanie et Suisse – Rencontre avec Bessa Myftiu », extraits de *Confessions des lieux disparus*, <https://www.agora-francophone.org/Albanie-et-Suisse-Rencontre-avec>. (Consulté le 6 octobre 2020)
- Gourai, Gislain, 1971 : *Le roman contemporain d'expression française*. Sherbrooke : Presses de l'Université de Sherbrooke.
- Ion, Angela (coord.), 1982 : *Histoire de la littérature française*. București : Ed. didactică și pedagogică.
- Joubert, Jean-Louis, 1986 : *Les littératures francophones depuis 1945*. Paris : Bordas.
- Lalagiann, Vassiliki (éd.), 2005 : *La francophonie dans les Balkans. Les voix des femmes*. Paris : Publisud.
- Manolescu, Camelia, 2011 : *Confessions des lieux disparus* de Bessa Myftiu ou recréer la vie dans la langue de l'Autre. *Analele Universității din Craiova, Seria Științe Filologice, Langues et littératures romanes*, XV/1. Craiova : Editura Universitaria. 39-47.
- Manolescu, Camelia, 2012 : Bessa Myftiu ou écrire dans la langue de l'Autre. *Actes du Colloque International « Visages de l'Autre dans les Balkans et ailleurs »*. București, 4-5 novembre 2011. Craiova : Editura Universitaria. 179-196.
- Manolescu, Camelia, 2017 : Bessa Myftiu et la demeure paternelle. Guță, Ancuța et Camelia Manolescu (éds.) : *Hommages offerts à Sanda Stăvrescu*. Craiova : Universitaria. 243-250.
- Manolescu, Camelia, 2020 : Bessa Myftiu ou l'analogie comme distance temporelle qui lie le présent et le passé totalitaire dans le roman *Confessions des lieux disparus*. *Analogies et interactions au sein des études romanes*. Skopje : Université « Sts. Cyrille et Méthode », Faculté de philologie « Blaže Koneski ». 301-318.

- Myftiu, Bessa, 2007 : *Confessions des lieux disparus*. Paris : Éditions de l'Aube.
- Nowicki, Joanna et Catherine Mayaux (éds.), 2012 : *L'autre francophonie*. Paris : Champion.
- Oktapoda-Lu, Efstratia (éd.), 2006 : *Francophonie et multiculturalisme dans les Balkans*. Paris : Publisud.
- Toma, Iulian, 2015 : La francophonie post-soviétique. Sa littérature, son cinéma, Université Brock. *Voix plurielles* 12/2. 212-221. https://www.researchgate.net/publication/319022082_La_francophonie_post-sovietique_Sa_litterature_son_cinema. (Consulté le 15 décembre 2019)
- Yotova, Rennie, 2007 : L'invitée du mois Bessa Myftiu. *Le culturactif suisse*, 18 octobre 2007, <http://www.culturactif.ch/invite/myftiu2.htm>. (Consulté le 20 octobre 2019)
- Yotova, Rennie (éd.) : Fréquences francophones : revue de l'Association des professeurs de français en Bulgarie, <http://aml-cfwb.be/catalogues/general/editeurs/22778>. (Consulté le 20 octobre 2019)